présentent la nouvelle exposition dans les couloirs du CECOS

Dans le cadre du dispositif national **'Culture et Santé'**, le **CHU de Bordeaux** développe une politique culturelle centrée sur l'amélioration du cadre de vie au sein de l'hôpital par le biais de l'art. La mise en place de projets artistiques et culturels au sein du milieu hospitalier doit permettre d'apporter un peu de poésie, des moments d'évasion, et de susciter des échanges différents entre les professionnels de santé, les personnes hospitalisées et les visiteurs.

Depuis 2016, un partenariat a ainsi été initié avec l'association **les arts au mur artothèque**, en vue de mettre en place des expositions d'œuvres issues de leur collection.

L'équipe du **CECOS** a souhaité s'inscrire dans cette dynamique en proposant d'accueillir, dans ses murs, des oeuvres d'art contemporain de la collection des **arts au mur**. Cette année, 8 oeuvres seront exposées dans les couloirs et seront changées tous les 4 mois. Elles sont choisies par le personnel du service.

Ce projet est financé grâce au soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles, de l'Agence Régionale de Santé et de la Région Nouvelle-Aquitaine (dispositif Culture et Santé).

Direction de la communication et de la culture du CHU de Bordeaux
05 57 82 08 56 - culture@chu-bordeaux.fr

les arts au mur artothèque
05 56 46 38 41 - contact@lesartsaumur.com

Jean-Michel ALBEROLA

Chante-moi un chant nouveau, le monde est transfiguré et tous les cieux exultent, 1989

Lithographie et offset

58,8 x 76,3 cm

Né en 1953 à Saïda, Algérie ; travaille au Havre.

Alberola appartient à la génération des artistes français apparue au début des années 80. Si la peinture entre pour une grande part dans sa production, elle se développe néanmoins parallèlement à d'autres pratiques : sculpture, photographie, films et textes. Cette diversité de moyens d'expression ne nuit en rien à la cohérence d'un propos qui fait constamment allusion à l'histoire (celle des formes et des individus). Une histoire prise en compte comme un acquis, une façon de se positionner aujourd'hui. Alberola pose le problème de l'image et par conséquent celui de l'espace de la représentation.

Dans cette lithographie il fait doublement allusion à Nietzsche, par la citation d'une part, et par la date d'internement du philosophe dans un hôpital psychiatrique (1889) qui symbolise pour Alberola une rupture dans la pensée occidentale. Le paysage de montagne peut évoquer celui de Sils-Maria en Engadine où Nietzsche aimait à séjourner. Le fragment de partition qui figure en haut de la composition est extrait du Temps des cerise.

Une chanson révolutionnaire composée par Jean-Baptiste Clément.

Farah ATASSI
L'atelier, 2016
Impression jet d'encre sur papier satiné
63 x 43 cm

Farah Atassi est une artiste peintre d'origine syrienne née en 1981 à Bruxelles. Elle a reçu une formation artistique à l'école nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Jean-Michel Alberola. En 2013, Farah Atassi a été nominée au prix Marcel Duchamp.

Ses compositions sont influencées par le modernisme et les avant-gardes du XXe siècle. Elle joue sur l'abstraction et la figuration, en s'inspirant de Picasso, Matisse ou encore Mondrian. Cependant, elle ne se contente pas de copier ses prédécesseurs, mais intègre cet héritage dans son propre vocabulaire.

En parallèle, elle s'intéresse également aux arts décoratifs traditionnels et à la culture amérindienne.

Dans l'atelier, Farah Atassi reprend un des thèmes classiques de la peinture. Différents objets, caractéristiques de l'atelier d'un peintre, sont disposés sur un fond géométrique rouge et blanc. L'artiste utilise souvent le motif de la ligne, qu'elle réalise à l'aide d'un ruban adhésif. Ses compositions jouent sur l'illusion de la profondeur et la tridimensionnalité afin de tromper la perception du spectateur.

A travers sa démarche, Farah Atassi s'interroge sur la fonction décorative des œuvres d'art, en reconsidérant la place de l'ornement.

Evgen BAVCAR
Bicyclette, 1993
Callotype
24,5 x 36,5 cm

Né en 1946, en Slovénie.A l'âge de onze ans, il perd totalement la vue à la suite de deux accidents successifs. Quatre ans plus tard, il prend un appareil photo pour impressionner une fille dont il est amoureux. Il y prend beaucoup de plaisir parce qu'il vole et fixe sur une pellicule quelque chose qui ne lui appartient pas et découvre qu'il peut posséder ce qu'il ne peut voir. Il finit ses études à l'Institut des jeunes aveugles de Ljublijan en 1963.

De 1963 à 1967, il poursuit ses études au lycée de Nova Gorica où il obtient son baccalauréat et réalise d'autres photographies. De 1972 à 1976, il étudie la philosophie esthétique à l'Université de Paris I et entreprend sa thèse de doctorat «Art et société dans les esthétiques françaises contemporaines». En 1976, il travaille pour le CNRS.

En 1988, il est le photographe officiel du Mois de la Photo à Paris. Depuis, les expositions, les catalogues et les publications se multiplient à travers différents pays d'Europe (Allemagne, France, Espagne, Suisse...).

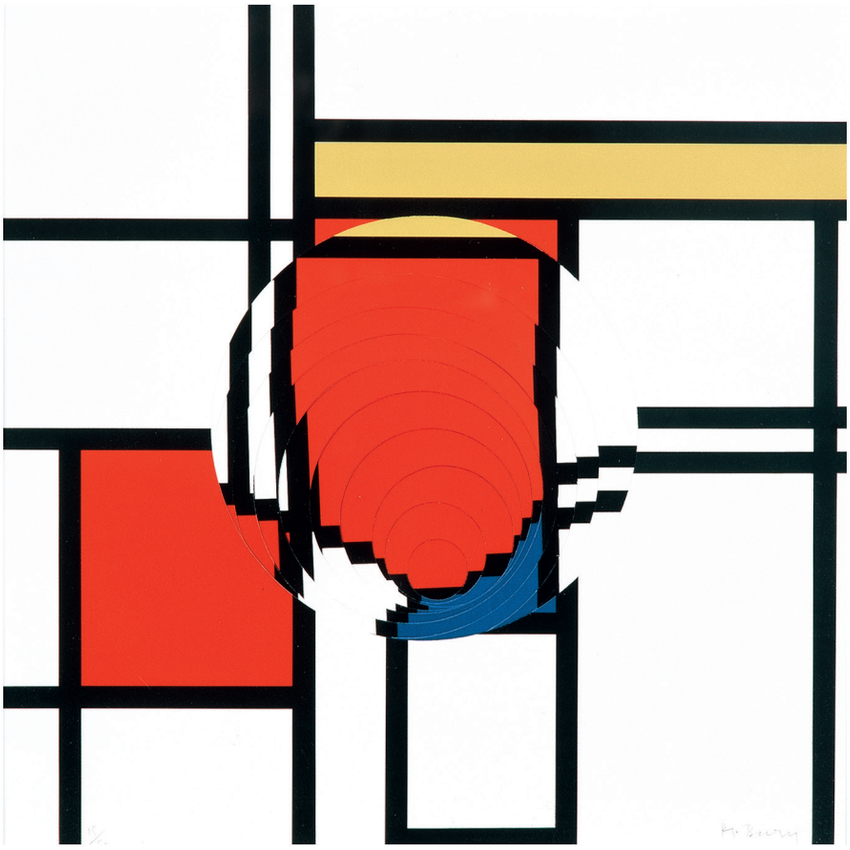
Evgen Bavcar prend la plupart de ses photos la nuit à l'aide de lumières portatives afin de mieux contrôler tous les paramètres visuels. Chaque photo qu'il prend doit être visualisée dans sa tête parfaitement avant qu'il n'appuie sur le bouton. Il porte l'appareil photo au niveau de sa bouche et photographie ainsi les personnes qu'il écoute parler. Ses mains mesurent la distance. Si l'autofocus est une aide, Evgen Bavcar sait s'évaluer lui-même. Il préfère être guidé par des enfants lors de ses prises de vue et aime entendre parler du résultat une fois celles ci développées.

Neil BELOUFA
Don't Email My Wife, 2015
Impression jet d'encre
42 x 61,5 cm

Né en 1985 à Paris il obtient à 25 ans une nomination aux prix Fondation d'entreprise Ricard et Marcel Duchamp, il expose au Palais de Tokyo à Paris et au MoMA à New York et participe aux biennales de Lyon et de Venise.

La complexité est son terreau. La déconstruction, sa méthode. Dans ses installations vidéo, où le dispositif souvent rêche compte autant que le film exposé, Neil Beloufa démonte clichés et propagande, qu'ils soient télévisuels, cinématographiques, économiques ou politiques. Le familier bandana, par exemple, devient sujet d'étude. L'artiste interroge le message de ce bout de tissu imprimé rouge, supposé autant marquer la singularité du cow-boy, du gangster, de l'anarchiste, du hippie ou du gay.

Pour lui, tout est prétexte à décorticage, à commencer par lui-même. « Je représente le monde globalisé. J'expose à Téhéran, mais aussi au MoMA. Je suis censé être de gauche et sympa et, en même temps, chef d'entreprise. Je suis un outil du système, mais je le critique. Et plus je le critique, plus on m'achète ». Neïl Beloufa propose en 2018 avec l'exposition « L'ennemi de mon ennemi » au Palais de Tokyo, à Paris, un dispositif complexe et changeant d'installations. Il questionne à travers ce projet la place des artistes face au pouvoir politique et montre comment s'écrit l'histoire et se légitiment les pouvoirs aujourd'hui.



Pol BURY
Mélangeur, 1993
Sérigraphie sur papier
42 x 42 cm

Né en 1922 à Maine-Saint-Pierre en Belgique, mort en 2005 à Paris. A partir de 1938, Pol Bury suit les cours des Beaux-Arts de Mons.D'abord proche des surréalistes, il rencontre René Magritte et participe à l'exposition internationale du surréalisme en 1945, puis il fut proche du groupe COBRA (1948-1951) formé de poètes et de peintres. Ce mouvement traduit une réaction émotive aux horreurs de la Seconde Guerre mondiale. A partir de 1952, il admire et étudie l'oeuvre de Piet Mondrian.

Avec ses *Cinétisations*, Pol Bury détourne des clichés usés et figés dans la culture de masse, tels des cartes postales de Venise ou de la Tour Eiffel pour leur redonner vie, à l'aide de techniques de collage. L'image découpée en tranches circulaires, se reconstitue grâce à un mécanisme qui, par un léger décalage, a pour effet de faire danser la Tour Eiffel. Il s'attaque également aux tableaux de Vasarely et Mondrian, *Mélangeur*, fait référence à l'oeuvre de ce dernier.
Dans sa démarche artistique, Mondrian a de plus en plus orienté sa recherche vers l'idée d'un équilibre dynamique. Il utilisait des lignes noires entrecroisées et des plans colorés dans un système de contrepoids. Les intersections des lignes et les parties colorées peintes de manière uniforme, affirment la planéité de la toile et suggèrent une impression de stabilité. Mais grâce aux variations de largeur des lignes, des effets visuels d'oscillation creusent l'espace blanc et animent ses toiles d'une illusion de mouvement, effets souvent renforcés par des rejets de plans colorés aux extrémités des surfaces.

Nicolas DESCOTTES
3199 LM MAASVLAKTE, 2005
Photographie
52 x 62 cm

Nicolas Descottes est né en 1968 à Rennes, il vit et travaille à Paris.

La photographie peut-elle aider à comprendre la réalité ? Qu'est ce qui fait la réalité de la réalité ? Voici le point de départ de son travail.

Ces images nous placent dans un monde industriel où l'onirisme est omniprésent. Dans cette série composée de photographies prises dans une zone industrielle de Rotterdam, il présente des événements qui ont manifestement eu lieu, impliquant feu, eau, neige carbonique et qui ont laissé des traces.

Le feu a transformé des choses laissant des indices qui nous invitent à imaginer et à déduire toutes sortes de drames que les photos ne disent pas. Nous sommes alors face à une image qui nous paraît réelle. Cependant cette surabondance d'événements dans ce même endroit est improbable.

Certains éléments manquent de réalisme pour construire une fiction. L'illusion est alors déficiente car l'absence de contexte singulier empêche de situer réellement les scènes dans l'espace et dans le temps. Les images proposent donc une réalité fictionnelle, au statut ontologique intermédiaire entre la fiction et la réalité où les choses ont bel et bien eu lieu, mais sur un mode étrange. Dans cette série la photo fabrique une nouvelle réalité dont la fonction est à imaginer.

Pierre MABILLE
Ceci est un paysage, 1986
Lithographie 5 passages couleur
50 x 70 cm
Dépôt FRAC-artothèque Nouvelle Aquitaine

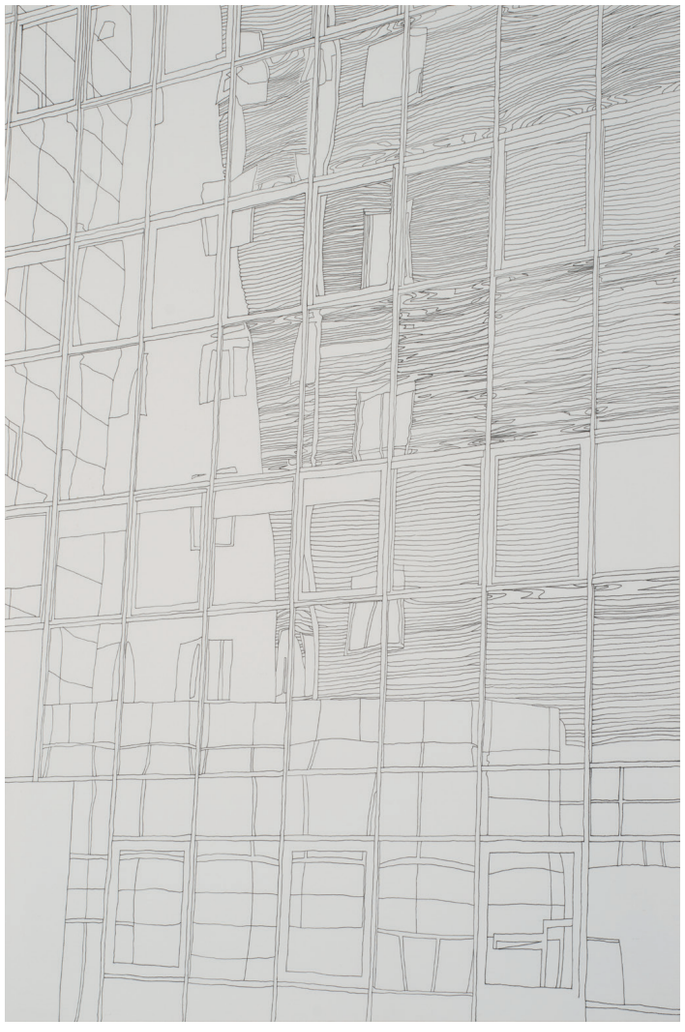
Né en 1958 à Amiens, vit et travaille à Fontenay-sous-Bois.

Cherchant à perpétuer un art conceptuel ou à élaborer une nouvelle peinture à vocation décorative Pierre Mabille a privilégié le retrait, il n'entretient aucun rapport direct avec un mouvement pictural précis. Sa démarche est par-dessus tout celle de l'isolement, de l'expérience menée calmement quelque peu à l'abri du milieu artistique. Toutefois, le problème du sujet n'est pas totalement occulté : disons simplement qu'il se résout différemment. De cette manière les palmiers, voitures, oiseaux ou astres deviennent "motif générique" si ce n'est "motif refrain" doués du pouvoir de fascination d'un logotype.

Il faut insister aussi sur le problème des coulures : élément appartenant pleinement à la dialectique picturale contemporaine. Leur destination première est d'affirmer la verticalité physique du tableau ainsi que la qualité initiale du matériau, à l'état liquide hors du travail.

L'analyse des compositions de Pierre Mabille reste relativement simple et cela quels que soient les formats employés. Leur structure est toujours celle de l'éclatement. Dispersion si forte que d'emblée le regard ne rencontre que l'incapacité d'embrasser la composition dans sa totalité. La perception n'est rendue possible qu'élément par élément, puis devient ensuite perception globale, par le truchement de la couleur dominante qui l'unifie. Toutefois, elle conservera ce caractère globalement imprécis.

En 1986, cinq artistes sont venus travailler dans l'atelier de Jean-Michel Ponty à Uzerche, sur l'invitation de l'Artothèque du Limousin : Frédéric Brandon, Michèle Cirès, Pierre Mabille, Henro Cueco et Ramon. De ces « aventures lithographiques » est né un portfolio intitulé Ceci est un paysage, co–édition de l'Artothèque du Limousin et de l'Atelier Jean Michel Ponty.



Jeanne TZAUT
Diffractions, 2014
Encre sur papier
55 x 40 cm

Née en 1981 à Montpellier et diplômée en 2007 des Beaux-arts d'Angoulême, elle vit et travaille actuellement à Bordeaux. Elle fait partie du collectif d'artistes *La Mobylette*.

Préoccupées par les notions de paysage et de territoire elle met en scène des espaces construits à partir de formes puisées dans une architecture existante qu'elle modifie et réutilise. Ainsi, elle cherche des moments insolites, rares ou insignifiants, emprunte des éléments à des scènes rencontrées et opère des déplacements et des détournements dans le désir d'activer ou réactiver une scène.

C'est dans cette logique que l'artiste a parcouru l'Institut Bergonié dans le cadre de l'Eté Métropolitain 2014.

L'architecture est ici envisagée et appréhendée comme un espace de perception, constituée par une succession de rythmes hétéroclites auquel l'installation fait directement écho.

Les dessins sont issus de photographies prises dans l'Institut, photos qui associent espaces réels et espaces reflétés. Exposés, ils sont comme un miroir symétrique, l'œuvre de l'entrée reflétant le bâtiment du fond, tandis que plus le spectateur avance plus l'œuvre reflète quelque chose dans cet espace. Comme si le spectateur se rapprochait de lui-même, croisait les espaces en marchant simplement.

Clemens von WEDEMEYER
Early Morning I, 2011
C-print contrecollé sur PVC
32 x 47 cm

Clemens von Wedemeyer est né en 1974 à Göttingen. Il vit et travaille à Berlin et à Leipzig.

Cet artiste circule entre le monde du cinéma et celui de l´art contemporain. Il réalise des films expérimentaux, des courts métrages de fiction depuis 1998. Sa filmographie croise les influences et les modes d'écritures artistiques propres au cinéma, à la pho-tographie, à la vidéo ou à la performance. Les films qu'il réalise sont souvent accompagnés de « making of » avec lesquels il cherche à éclairer le processus créatif de son travail, tout en brouillant les pistes d'analyse. Il s'appuie sur des œuvres anthologiques du septième art, et intègre dans ses réalisations des éléments de films d'Antonioni, de Fritz Lang, de Tarkovski…Ses travaux constituent un outil d'analyse et de réflexion sur le modernisme comme sur certaines réalités absurdes, ou inquiétantes de nos sociétés.

En 2010, Clemens von Wedemeyer se sert de l'art, et du cinéma en particulier, pour réunir les communautés d'une petite ville de Turquie ayant subi les conflits turco-kurdes. Ainsi, en bordure de la ville, au sein d'un paysage aride et rocailleux, se dresse un écran géant, flanqué d'un amphithéâtre creusé à même la pierre. Les habitants de Mardin s'y retrouvent pour des projections de films (après une période de 25 ans sans cinéma en fonctionnement). Ce projet se nomme Sun Cinema car le dispositif est pensé selon les inclinaisons du soleil à certaines heures, les personnes passant à proximité de l'écran s'y voient reflétées. Early Morning I, est une photographie issue de ce projet, à la fois making of du projet et photographie d'art. Il réalise également une vidéo, Light & Space, un film à propos de la ville Mardin et la recherche du site pour le nouveau cinéma.